

Relations de l'Égypte avec le reste de l'Afrique

*Abd el Hamid Zayed
avec le concours de J. Devisse*

Sur un tel sujet, il convient de se garder des confusions, des généralisations hâtives, des conclusions sans fondements scientifiques suffisants.

Ce qui est aujourd'hui communément admis est que, sur la base des recherches archéologiques, les preuves décisives manquent des contacts entre l'Égypte et l'Afrique au sud de Méroé. Ceci n'interdit évidemment pas les hypothèses. Mais elles doivent être considérées comme telles tant que des découvertes nombreuses ne viennent pas leur donner le poids indispensable.

On a parlé, voici quelques années, de la découverte d'objets égyptiens fort loin au cœur du continent. Un Osiris du VII^e siècle a été retrouvé au Zaïre, sur les bords du fleuve Lualaba, près du confluent de la Kalunegongo; une statue portant le cartouche de Thoutmosis III (- 1490 - 1468) a, elle, été trouvée au sud du Zambèze. Mais l'étude critique des conditions dans lesquelles ces objets ont été mis au jour ne permet absolument pas, à l'heure actuelle, de conclure qu'ils sont significatifs de relations entre l'Égypte et les régions considérées au VII^e ou au XV^e siècle¹.

On se souvient que A. Arkell avait, lui, conclu à l'existence de relations entre l'Égypte byzantine et l'actuel Ghana, sur la foi d'un indice assez peu convaincant.

Bien entendu, ceci ne signifie nullement qu'on doive, dès maintenant, fort de l'argument *a silentio*, conclure qu'il n'a pas existé de relations anciennes entre l'Égypte et l'ensemble du continent. Il faut sur ce terrain, et quelle que soit la discipline de base pratiquée, procéder avec une rigueur

1. Voir J. LECLANT, *B.S.F.E.*, 1956, pp. 31-32.

scientifique qui exclut les hasardeux rapprochements et les impressions pour ne se fier qu'aux démonstrations matérielles qu'apportent *les séries de faits scientifiquement établis*.

On croit par exemple retrouver, sur quelques points, des influences de la civilisation égyptienne sur d'autres civilisations africaines. Seraient-elles démontrées — elles ne le sont pas — *ces influences* n'apporteraient pas la preuve de *contacts* anciens. Eva L.R. Meyerowitz voit dans le fait que les Akan ont pris le vautour pour symbole de l'« autocréation », une influence évidente de l'Égypte²; le même auteur souligne les rapports entre les dieux Ptah et Odomankoma (akan), qui ont créé le monde de leurs propres mains, après s'être créés eux-mêmes, et qui sont l'un et l'autre bissexués. Le rapprochement est intéressant³; il n'administre pas la preuve qu'ont existé des contacts entre l'Égypte ancienne d'une part, les ancêtres des Akan ou la région du golfe du Bénin d'autre part.

On a, pour en finir, très tôt considéré que le culte du serpent, étudié dans toutes les civilisations africaines par nombre de spécialistes éminents, pouvait avoir une origine égyptienne. C'est, sur ce terrain comme sur bien d'autres, céder peut-être aux illusions du diffusionnisme et négliger l'observation attentive que les cultures anciennes ont porté à leur environnement. Au demeurant, d'autres hypothèses demeurent ouvertes: J. Leclant⁴ n'expose-t-il pas que l'on tend à penser, parfois, que le culte du serpent viendrait, à Méroé et peut-être en d'autres régions d'Afrique, de l'Inde.

Une fois soulignée la prudence qu'il convient d'adopter, il est loisible d'étudier les traces certaines, hypothétiques, peu probables, des relations anciennes de l'Égypte avec le reste du continent.

Il faut encore, avant d'y venir, remarquer que, quelle que soit la thèse que l'on adopte finalement en ce qui concerne le peuplement ancien de l'Égypte⁵, le *décalage* chronologique et technologique semble grand entre celle-ci et les civilisations périphériques⁶. Très tôt la *culture égyptienne*, même si elle est techniquement totalement solidaire de l'Afrique, s'est séparée de son environnement occidental et méridional; bien plus encore, c'est évident, s'est-elle méfiée de ses voisins septentrionaux lorsqu'ils sont devenus menaçants. L'Égypte pharaonique se sent, culturellement, *décalée* par rapport à ses voisins. Son avance — dont les causes sont si difficiles à discerner — est incontestable. Dès lors progressivement, même si des solidarités ethniques demeurent, les différences profondes du mode de vie établissent une distance entre Égyptiens et peuples voisins. Surtout si l'on admet l'identité ethnique entre les Égypt-

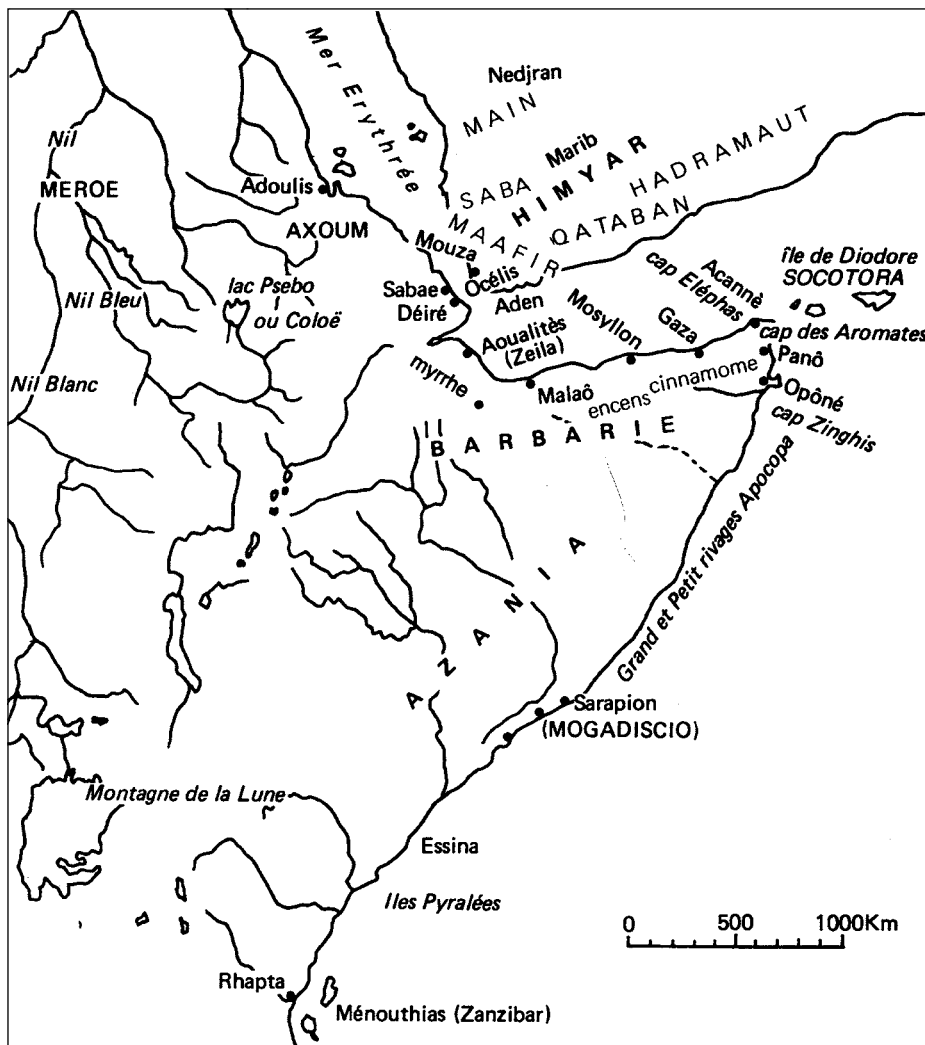
2. E.L.R. MEYEROWITZ, 1960, p. 71.

3. Il faut d'ailleurs noter ici que le problème de l'autocréation n'est pas limité à Ptah (demiurge mais surtout patron des ouvriers-artisans), mais s'étend aussi à Rê et à d'autres divinités. Il semble qu'il y ait, en Égypte, un mythe général sous-jacent, adopté localement par divers groupements, peut-être d'ailleurs à diverses époques.

4. Voir chapitre 10.

5. Voir chapitre 1 et le résumé des Actes du Colloque du Caire.

6. H.J. HUGOT, 1976, p. 76, fait remarquer qu'au moment où l'Égypte est unifiée, vers - 3200, le Néolithique saharien est à son apogée. H.J. HUGOT rejette catégoriquement l'hypothèse, parfois formulée, que le Néolithique égyptien pourrait être d'origine saharienne (p. 73).



La Corne de l'Afrique et les régions voisines dans l'Antiquité (d'après J. Doresse).

tiens et leurs voisins méridionaux, il est capital de s'interroger sur les raisons qui éclaireraient, si nous parvenions à les découvrir, les limites d'adoption de l'écriture comme instrument de cohésion culturelle et sociale dans la vallée du Nil. Le problème, à lui seul, devrait retenir l'attention des chercheurs. L'adoption et la perpétuation de l'usage de l'écriture seraient-elles des faits liés à des considérations « biologiques » et « naturelles », un accident « essentiel » lié au « génie d'un peuple », ou plus simplement le produit nécessaire d'une culture à un certain stade de son intégration politique et sociale ?

Le Colloque du Caire (1974) a souligné la grande stabilité ethnique et culturelle de l'Égypte durant les trois millénaires de sa vie pharaonique. Véritable « éponge », la basse Vallée du fleuve a absorbé, durant plus de trente siècles, les infiltrations ou colonisations venues des diverses périphéries, sauf en quelques moments difficiles de plus massive pression des peuples étrangers. À l'Ouest, mais aussi au Sud, les peuples plus ou moins parents ont été contenus dans leur habitat par des fortifications, ou considérés comme utilisables à merci pour le ravitaillement de la Vallée ou pour sa défense. Hors de ce sentiment de l'originalité égyptienne, qui n'est peut-être caractéristique que des hautes classes de la société et qui se développe peu à peu, il est difficile de comprendre comment les Égyptiens se comportent vis-à-vis de leurs voisins immédiats. Ceux-ci sont, comme d'ailleurs tous les autres peuples avec lesquels les Égyptiens entrent en contact, considérés comme normalement astreints à apporter leur contribution en hommes et en richesses à la civilisation pharaonique. Le tribut est, dès les origines, l'un des signes de la soumission des voisins aux Égyptiens ; non versé, il entraîne l'envoi d'expéditions punitives. Mais les voisins n'ont pas eu, trois millénaires durant, qu'une attitude résignée et passive ; l'Égypte n'a pas toujours été en mesure de leur dicter sa loi. Les rapports de l'Égypte avec l'Afrique varient, bien entendu, avec les siècles.

Voisins de l'Ouest : Sahariens et Libyens⁷

On admet en général que, à l'époque prédynastique, les échanges humains intenses ont diminué, voire cessé, avec le Sahara. Encore que ces échanges soient très mal connus et parfois niés⁸. Pour l'époque dynastique, l'influence de l'Égypte sur le Sahara est certaine mais très mal connue encore⁹.

7. Il nous faut remercier ici le Professeur T. GOSTYNSKI, auteur d'une monographie sur la Libye antique qu'il a bien voulu communiquer à l'Unesco pour faciliter la rédaction de ce chapitre. Divers emprunts à cette étude ont été faits par l'auteur de ce chapitre.

8. Rapport final du Colloque du Caire (1974) en plusieurs passages. L'une des enquêtes en cours les plus prometteuses a pour base les gravures et peintures rupestres « de l'Atlantique à la mer Rouge » ; cette enquête paraît concerner surtout la période préhistorique, mais elle est riche en informations précises.

9. H.J. HUGOT, 1976, p. 73. Mais cet auteur (p. 82) met en garde contre les conclusions hâtives de ceux qui, par exemple, veulent reconnaître dans certains thèmes de peintures rupestres sahariennes (béliers à disques solaires, sorciers à masques zoomorphes, etc.) les traces d'une influence de la XVIII^e dynastie : « C'est, dit-il, aller vite en besogne et oublier trop facilement la façon d'administrer la preuve scientifique nécessaire à la validité d'une hypothèse ».

En fait, dans l'état actuel des recherches, pour les Egyptiens à l'époque dynastique, les Sahariens sont essentiellement les Libyens, progressivement concentrés au nord d'un des plus grands et difficiles déserts du monde. Il n'en était pas ainsi au Néolithique : la rapide désertification qui s'est aggravée à l'époque dynastique a rejeté les Libyens, pasteurs et chasseurs, à la périphérie de leur ancien habitat, lorsqu'elle ne les a pas conduits, affamés, à « frapper à la porte » du paradis nilotique qu'il a fallu défendre contre eux. Leur pression s'est exercée, incessante et rarement couronnée de succès, sauf peut-être dans l'ouest du Delta où leur peuplement est certainement ancien et homogène. Les grandes oasis qui ceignent leur désert : Kharga, Dakhla, Farafara, Siouah, voient se développer les activités cynégétiques de l'aristocratie égyptienne. Celle-ci assume ainsi une obligation qui à l'origine incombaît au roi. Lutter contre les habitants du désert (même le lièvre inoffensif) — et les détruire — c'est contribuer au maintien de l'ordre cosmique. Le désert appartient à Seth et au chaos primordial qui, en permanence, menace de revenir sur terre et de détruire l'ordre (Maât) voulu par les dieux et dont Pharaon a la responsabilité. La chasse, dès lors, n'est pas un divertissement de privilégiés : elle a une profonde résonance religieuse.

Lorsqu'on veut se diriger, par le sud, vers le Tchad ou, par le nord, vers le Fezzan puis le Niger, il faut passer par ces oasis. Rien ne prouve aujourd'hui, cependant, que ces itinéraires aient été régulièrement fréquentés à l'époque dynastique.

L'une des recherches futures les plus intéressantes devrait justement les concerner. L'archéologie, la toponomastique devraient permettre de révéler si oui ou non ces grands axes de la circulation africaine ont été utilisés par les Egyptiens vers le Tibesti, le Darfour, le Bahr el-Ghazal, le Tchad et vers le Fezzan et Ghadamès.

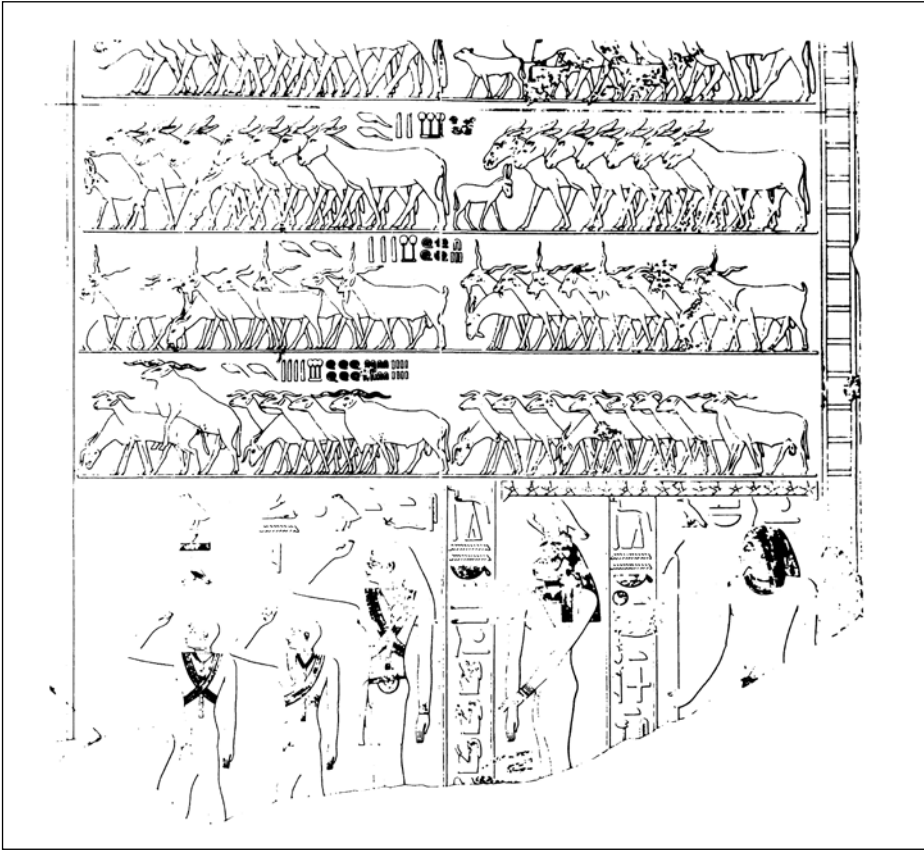
En tout cas les Libyens constituent pour les Egyptiens une réserve de main-d'œuvre et de soldats, au moins à partir de la XIX^e dynastie. Les captifs libyens, reconnaissables à la plume qu'ils portent plantée sur la tête, ont bonne réputation militaire, en particulier comme conducteurs de chars. Capturés et souvent marqués au fer rouge, s'ils ne sont pas utilisés pour les grands travaux collectifs ou domestiques¹⁰ ils sont enrôlés dans l'armée, où leur place proportionnelle s'accroît au fil des siècles et où ils retrouvent d'autres « importés », les Nubiens. Eleveurs, ils fournissent aussi, sous forme de tribut ou, involontairement, au cours de razzias, un bétail abondant à la consommation égyptienne¹¹. Là encore, d'ailleurs, ils remplissent une fonction économique comparable à celle des Nubiens.

Bien entendu, l'historiographie égyptienne juge très mal les interventions libyennes lorsqu'elles se sont produites¹². Faisant déjà pression sous

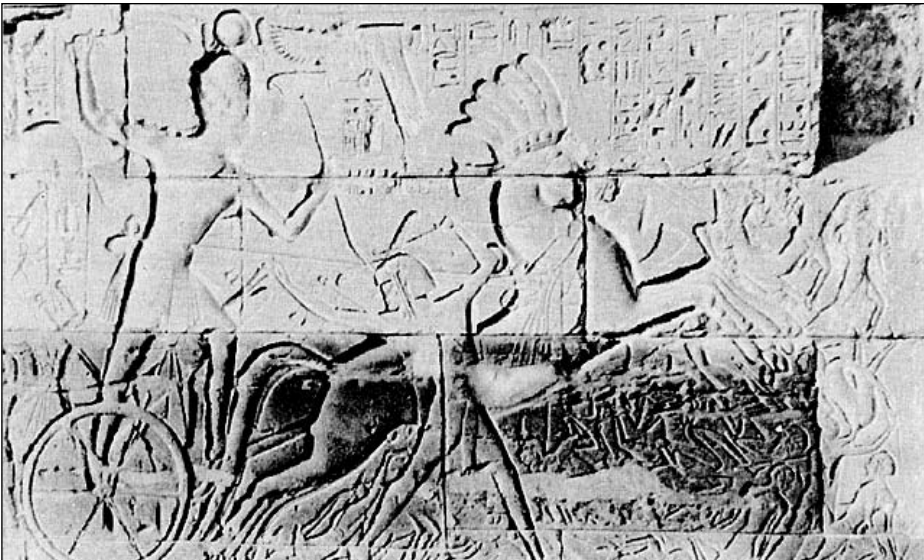
10. Snéfrou se vante d'avoir capturé 11 000 Libyens et 13 100 têtes de bétail.

11. Les inscriptions parlent d'« importations » de plusieurs dizaines de milliers de têtes de bovins, d'ovins, de caprins et d'ânes.

12. De - 3000 à - 1800 les Egyptiens sont capables — d'après leurs sources — de maîtriser les poussées libyennes. Toutes les expéditions dont il est question, pendant cette longue période, vont d'Egypte en Libye. Leur existence même révèle qu'il existe un problème des relations avec les Libyens. De - 1800 à - 1300, les sources égyptiennes sont muettes sur ce point.



1



2

1. Tribut des prisonniers libyens à l'Ancien Empire (dessin). (Source: W. Smith, « Interconnections in the Ancient Near East », 1965 fig. 186, Photo Yale University Press).

2. Sethi I tuant un chef libyen. (Source: H. Schafer, « Principles of Egyptian Art », 1974, pl. 56. Photo Oriental Institute, University of Chicago.)

l'Ancien Empire, les Libyens ont à nouveau cherché aux XIII^e et XII^e siècles à pénétrer en Egypte. Séthi I^{er} et Ramsès II ont développé un réseau de fortifications contre eux et capturé les plus audacieux. Après deux vaines tentatives d'invasion du Delta occidental d'où ils avaient été chassés, les Libyens obtiennent de Ramsès III, au XII^e siècle, l'autorisation de s'installer dans ce même Delta. En échange, ils prennent une part accrue à la défense militaire de l'Egypte. Au X^e siècle, et pendant près de deux siècles, des Libyens gouvernent l'Egypte, sous les XXII^e et XXIII^e dynasties. Cette situation nouvelle provoque de vives réactions en Haute-Egypte où l'on cherche à s'appuyer, contre eux, sur Napata. Ainsi apparaît un schéma qui va demeurer longtemps important dans la vie de l'Egypte : celui de la rivalité entre hommes de guerre et politiques noirs et blancs associés à la vie de l'Etat égyptien. La réponse nubienne, dans l'instant, a consisté dans l'installation de la dynastie « éthiopienne » créée par Peye.

Il convient de ne jamais oublier, lorsqu'on pense aux relations de l'Egypte avec l'extérieur, africain ou non, au rôle encore si mal connu du Delta. Les fouilles archéologiques sont encore si insuffisantes dans cette région de l'Egypte que seules des hypothèses peuvent être ébauchées.

A l'époque dynastique, le Delta a été submergé fréquemment et parfois massivement, par les mouvements des peuples voisins de l'Ouest, du Nord ou du Nord-Est¹³. Ces faits ont toujours eu des conséquences plus ou moins importantes sur la vie de l'Egypte. Il suffit de rappeler les relations vitales de ce pays avec Byblos pour le ravitaillement en bois, l'épisode des Hyksos, celui de l'Exode du peuple hébreu, les assauts des Libyens et des Peuples de la Mer, pour comprendre que le Delta a toujours constitué une zone difficile dans la vie de l'Egypte pharaonique. En particulier lorsque celle-ci cherche à développer des échanges extérieurs complémentaires entre l'Afrique, l'Asie et la Méditerranée, est-elle contrainte de contrôler solidement le rivage deltaïque. Dans une certaine mesure, dès l'époque pharaonique, l'engagement au Nord et au Nord-Est de la politique militaire et commerciale égyptienne peut entrer en contradiction avec le désir de contacts et de pénétration vers l'intérieur du continent africain. Il convient de ne jamais oublier, s'agissant de l'histoire de l'Egypte à toutes les époques, cette contradiction importante. Méditerranéenne et maritime, l'Egypte doit contrôler un « espace utile » ouvert sur la Méditerranée et le nord de la mer Rouge, des portages bien aménagés entre cette dernière et le Nil au nord de la I^{re} Cataracte suffisant à assurer la jonction indispensable entre « bassins économiques » occidental et oriental. Plus africaine, l'Egypte peut être tentée par une pénétration

13. L'Histoire ancienne du Delta, le Colloque du Caire l'a fortement souligné, reste à découvrir. En fait, ce que l'on sait de l'Egypte du « Nord » à la pré- et proto-histoire ne descend pas beaucoup plus bas que... Le Caire actuel ! On n'est guère mieux renseigné à l'Ancien Empire. La frange maritime a pu rester fort longtemps et sur une grande profondeur, hors de l'univers égyptien. En fait, au IV^e millénaire, lors de la formation de l'Etat égyptien, la « Basse-Egypte » est la région qui va d'Héliopolis au Fayoum inclus. La « Haute-Egypte », elle, va du sud du Fayoum à El-Kab. Le « Delta » est donc à peine en cause, et la Haute-Egypte, plus « africaine », dit-on, s'arrête à l'apparition des grès justement qualifiés de « nubiens », qui marquent l'entrée dans un autre monde (ethnique ? politique ?). le « Pays de l'Arc », Ta-Seti.

profonde le long du Nil, au moins jusqu'à la IV^e Cataracte; elle rencontre alors des difficultés de tous ordres qui sont examinées dans d'autres chapitres de cet ouvrage; elle peut aussi être attirée vers le Tchad par les vallées anciennes qui débouchent sur la rive gauche du Nil, vers l'Éthiopie riche en ivoire; vers le sud, elle rencontre probablement un obstacle majeur dans l'immense zone marécageuse du Sud difficilement atteinte ou franchie par les Égyptiens et qui a protégé pendant toute l'Antiquité le secret des très hautes vallées du Nil. Si l'on suit aujourd'hui assez bien l'histoire des relations septentrionales de l'Égypte, celle des portages entre mer Rouge et Nil, l'information archéologique est indigente concernant les relations terrestres méridionales lointaines des Égyptiens anciens.

On a donc recours, pour le moment, à des hypothèses plus ou moins solides, fondées sur des textes, sur la linguistique, l'ethnologie ou le simple bon sens. Mais l'histoire de l'Égypte a si longtemps été considérée par les égyptologues eux-mêmes comme « méditerranéenne » et « blanche », qu'il faut reconvertir les techniques d'enquête, les matériaux utilisés et surtout les mentalités des chercheurs pour replacer la terre des pharaons dans son contexte africain.

Voisins du Sud : les Égyptiens, les hauts bassins du Nil et leurs liaisons avec l'Afrique¹⁴

Les fouilles archéologiques les plus récentes, souvent encore inédites, soulignent des parentés, très difficiles à expliquer, entre le Néolithique de la région de Khartoum et celui de la Basse-Vallée.

Dès l'Ancien Empire, cependant, les relations ont cessé d'avoir cette apparente unité de l'époque néolithique. Dès la I^{re} dynastie, des forts protègent le sud de l'Égypte contre les voisins méridionaux. De plus en plus, à travers une longue histoire commune, les différences, les divergences d'intérêt, de politique et de culture séparent les territoires situés au nord de la I^{re} Cataracte de ceux qui s'étendent au sud de la IV^e. Les relations, cependant, n'ont jamais totalement cessé, complexes et diverses, entre les Égyptiens et leurs voisins du Sud qu'ils nomment *Nehesyou*.

En tout état de cause, la Basse-Nubie intéresse les Égyptiens pour l'or qu'elle produit; et les régions nilotiques plus méridionales pour les routes de pénétration qu'elles recèlent vers l'Afrique intérieure par le Nil Blanc, les vallées sahariennes ou le Darfour. Cet intérêt constant, dans l'histoire de l'Égypte, pour l'accès au Sud, explique aussi probablement l'attention prêtée par les Égyptiens au contrôle des oasis occidentales, voie d'accès au Sud parallèle à celle du Nil.

14. Pour le détail des événements et certains développements qui n'ont pas été repris ici, on se reportera aux chapitres 8, 9, 10, 11.

Dès le début de l'Ancien Empire, comme la Libye, le Soudan a fourni aux Egyptiens des hommes¹⁵ et des ressources en animaux et en minéraux¹⁶. Les Nubiens ont tenu, eux aussi, une grande place dans l'armée égyptienne, où ils sont des archers réputés. De même sont-ils importés comme main-d'œuvre agricole (au Moyen Empire, au Fayoum par exemple, des villages de colons nubiens sont identifiables par le nom du village: « Village des Nubiens ») mais assez rapidement assimilés par le milieu socio-culturel égyptien. Dès la fin de la I^{re} dynastie, probablement, des changements apparaissent en Nubie, qui ont vraisemblablement perturbé les relations avec l'Égypte. La longue émergence du Groupe C, qui n'apparaît totalement constitué qu'à l'époque de la V^e dynastie, laisse un trou chronologique de cinq siècles dans nos connaissances sur ces relations.

Les Egyptiens commencèrent à organiser leurs relations avec le Soudan à la fin de la V^e dynastie. A cette même période un nouveau poste politique et économique, celui de gouverneur du Sud, apparut. Le titulaire était chargé de garder la « porte » Sud de l'Égypte, d'organiser les échanges commerciaux, et de faciliter la circulation des expéditions commerciales. Ce poste exigeait de son titulaire certaines conditions, parmi lesquelles la connaissance du commerce et des langues des habitants de la région. Ouni est l'un de ces gouverneurs du Sud sous la VI^e dynastie, qui commandait aux recrues des différentes parties de la Nubie: Nehesyou (Nubiens) des pays de Irtet, du Medja, du Yam, des Ouauat et du Kaou.

A la fin de l'Ancien Empire les relations commerciales entre l'Égypte et le Soudan subirent une interruption. Cependant, le prince d'Edfou raconte sur le mur de son tombeau à Moalla que des grains furent envoyés à Ouauat pour empêcher la famine. Cela apporte la preuve de la continuation des relations entre l'Égypte et la Nubie. De même, les soldats de Nubie ont joué un grand rôle dans les combats en Moyenne-Égypte pendant la Première Période Intermédiaire; des modèles en bois peint d'une troupe d'archers nubiens de quarante hommes prouvent l'importance que les Egyptiens accordaient aux soldats soudanais.

Cependant, à ce même moment, le développement du Groupe C en Basse-Nubie est probablement responsable, au même titre que les troubles de la Première Période Intermédiaire, de l'amoindrissement des relations entre Egyptiens et « Soudanais ».

Les peuples du Groupe C sont encore mal connus. On a cru longtemps qu'ils s'étaient lentement infiltrés dans la vallée du Nil; on pense aujourd'hui qu'ils sont simplement les successeurs des peuples du Groupe A.

En tout état de cause, les rapports de ces peuples avec les Egyptiens ont été constamment difficiles.

15. Le pharaon Snéfrou affirme avoir ramené 7000 hommes du Sud, d'un pays nommé Ta-Seti. Seti = arc (archaic type of bow), A.H. GARDINER, 1950, p. 512. Ta-Seti = Terre de ceux qui portent l'arc Seti. Il est intéressant de noter que toutes les tribus, du Soudan, portent ce même arc, jusqu'au bassin du Congo.

16. Dès -2500, des fourneaux destinés à fondre le cuivre local sont installés par les Egyptiens à Bouhen, au sud de Ouadi Halfa.

Plusieurs pièces de poterie découvertes près de Djebel Kokan, au bord du Khor Baraka à Agordat (Erythrée) se trouvent au musée de Khartoum. Elles ressemblent aux poteries du Groupe C découvertes en Basse-Nubie. Une raison inconnue aurait-elle poussé les peuples du Groupe C à abandonner la Basse-Nubie — un événement qui se situerait probablement durant la XII^e dynastie égyptienne — (sécheresse, apparition de forces égyptiennes en Nubie?). Le peuple de ce groupe se serait alors dirigé de la vallée de Ouadi Allaqi vers les montagnes de la mer Rouge où se trouvent de nos jours les tribus des Bédja.

De même, quelques peuples parlant un langage nubien habitent les collines de Nuba au sud du Kordofan. De là on peut tirer l'hypothèse que le Soudan a vu un mouvement du Groupe C du nord vers le sud et l'ouest.

Au Sud, l'empire de Kerma, moins directement aux prises avec les poussées égyptiennes, reçoit de l'Égypte une influence culturelle dès -2000, mais garde son originalité jusqu'à son terme, vers -1580.

Peu à peu, les Égyptiens vont appliquer à cette culture le nom de Koush, connu dès -2000 mais utilisé par eux pour caractériser le royaume organisé au sud de la II^e Cataracte après -1700.

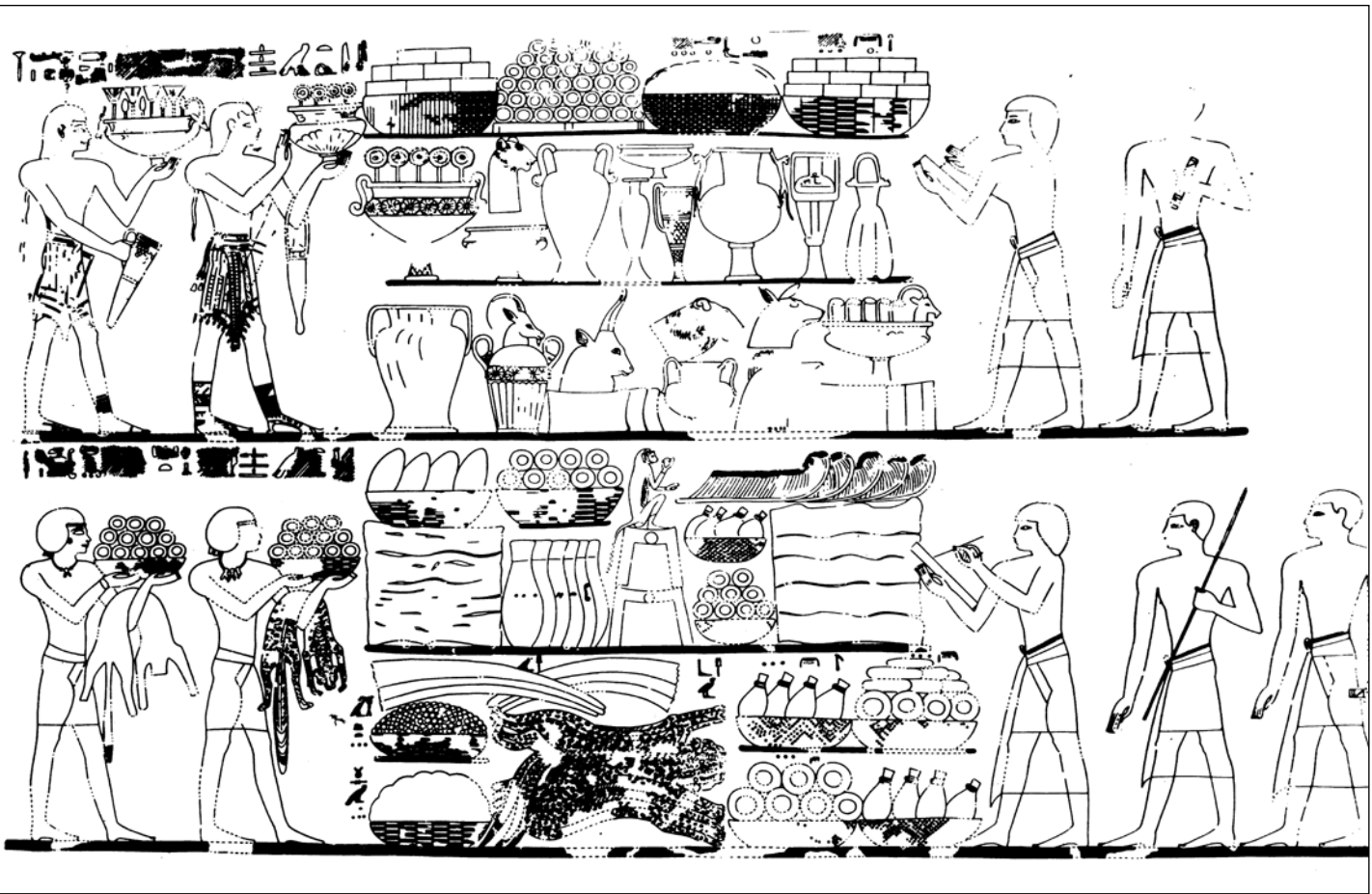
Au début du Moyen Empire, les rois de l'Égypte, menacée par des Bédouins asiatiques, auraient demandé l'aide des habitants du Soudan. Mentouhotep III, fondateur de la XI^e dynastie, était peut-être noir de peau, ce qui apporterait la preuve du retour des relations entre l'Égypte et le Soudan interrompues durant la Première Période Intermédiaire. Il est probable que des Égyptiens se sont dirigés vers le Soudan. Les stèles trouvées à Bouhen nous apprennent que plusieurs familles égyptiennes vécurent longtemps en Nubie durant le Moyen Empire¹⁷. Elles portent des noms égyptiens et adorent des dieux locaux¹⁸. Les rois du Moyen Empire ont construit quatorze citadelles en Nubie pour protéger les frontières et les expéditions commerciales.

Lorsque les Hyksos s'emparèrent des parties septentrionale et moyenne de l'Égypte, Koush accrut son indépendance et sa puissance. Le royaume de Koush présentait un danger latent pour les pharaons. Un texte égyptien récemment découvert le montre: au cours de la reconquête contre les Hyksos, Kamose, dernier pharaon de la XVII^e dynastie est avisé de la capture d'un messager du roi hyksos invitant le roi de Koush à s'allier à lui contre les Égyptiens. Avec la XVIII^e dynastie, la pression sur le Soudan est redevenue très forte et l'expansion plus large que jamais auparavant¹⁹. Du même coup, l'égyptianisation des régions entre les II^e et IV^e Cataractes a progressé.

17. J. VERCOUTTER, V, 1957, p. 61-69. La datation adoptée par J. VERCOUTTER dans cet article a été récemment contestée. J. VERCOUTTER pense maintenant que ces stèles datent plutôt de la II^e Période Intermédiaire, et sont presque contemporaines des Hyksos.

18. Georges POSENER, 1958, p. 65: «Ce pays [Koush] a été colonisé par l'Etat pharaonique, il a subi pendant de longs siècles l'ascendant de la civilisation égyptienne, les mœurs, la langue, les croyances, les institutions; tout le cours de l'histoire de la Nubie porte l'empreinte de sa voisine du Nord».

19. C'est l'époque où, sans raisons apparemment claires encore aujourd'hui, l'iconographie égyptienne marque une rupture importante dans la représentation des Noirs d'Afrique. Diverses hypothèses ont été formulées à partir de ce constat, dont celle d'une intensification et d'une extension des contacts avec le reste du continent à ce moment.



Tribut nubien de Rekh-mi-ré. (Source: N. de G. Davies, 1943, pl. XVIII. Photo The Metropolitan Museum of Art, New York.)

Durant le règne de Thoutmosis III les tombeaux de cette région changèrent de forme, et, au lieu de tombes en tumuli, on construisit des tombeaux de forme égyptienne; au lieu de tombeaux rupestres, de petites pyramides comme celles qui furent trouvées à Deir el-Medineh. D'où la ressemblance entre les cités de Bouhen et Aniba et les cités égyptiennes. De même, on trouve dans les tombeaux du Soudan des *shaouabtis* et des scarabées. Les dessins des tombeaux des princes et leurs noms étaient inscrits d'une façon typiquement égyptienne. Le tombeau de Heka-Nefert²⁰, le prince d'Aniba durant le règne de Toutankhamon, ressemblait aux tombeaux rupestres en Egypte. Simpson a même supposé que cette tombe était surmontée d'une pyramide du genre de celles de Deir el-Medineh. De même le tombeau de Dhouty-Hotep, le prince de Debeira sous le règne de la reine Hatshepsout, est typiquement semblable à ceux de Thèbes.

L'union de la Nubie et de l'Égypte n'a jamais été plus forte qu'à ce moment: en -1400 est édifié le temple de Soleb. Réciproquement les Soudanais jouent un rôle militaire et parfois administratif plus fort qu'auparavant. L'union culmine lorsque la XXV^e dynastie «éthiopienne» domine l'Égypte. Cependant, égyptianisés, les habitants des hautes vallées ne sont pas devenus égyptiens. Sous une forme égyptienne, c'est une culture originale qui s'exprime, même à l'époque de la XXV^e dynastie.

Cette dernière rend à l'Égypte une «profondeur africaine» qu'a enregistrée la Bible: Dieu protège les Hébreux de l'assaut des Assyriens, en inspirant à ceux-ci, en songe, la crainte d'une intervention de Taharqa²¹; le roi juif Ezechias recherche l'alliance du pharaon et de son peuple²².

Ce sont les derniers grands moments de l'unité.

A la conquête de Thèbes par les Assyriens répond le développement, au sud, de l'empire méroïtique. La défense de cette zone contre les assauts du nord devient d'autant plus nécessaire que les armées «égyptiennes» désormais comportent de forts contingents de Juifs, de Phéniciens, de mercenaires helléniques. On connaît mal, faute de recherches suffisantes, les relations certainement difficiles entre le nouvel empire nilotique et l'Égypte.

Pount

La localisation du «fabuleux» pays de Pount, avec lequel les Égyptiens étaient en relations, au moins au Nouvel Empire, et dont parlent les «images» de Deir el-Bahari, a fait, comme tant d'autres problèmes de l'histoire africaine, couler beaucoup d'encre. Pas toujours d'excellente qualité. On a

20. W.K. SIMPSON, 1963, n° 1.

21. II Rois XIX 9 et Isaïe XXXVII 9.

22. W. REICHHOLD, 1976. L'auteur fournit une intéressante traduction d'un passage du chapitre XVIII d'Isaïe, où il est question de l'envoi d'une ambassade chez le pharaon noir: «Allez, messagers rapides, vers le peuple élané et bronzé, vers un peuple redouté depuis toujours, peuple puissant et dominateur au pays sillonné de fleuves».

cherché à placer ce pays au Maroc, en Mauritanie, en «Zambézie», etc.²³ L'accord est aujourd'hui à peu près réalisé pour situer Pount «dans la Corne de l'Afrique», avec beaucoup d'hésitations encore sur l'endroit exact où en fixer le territoire. Une hypothèse séduisante l'attache à la partie de la côte africaine qui va de la rivière Poitaleh, au nord de la Somalie, au cap Gardafui. Cette zone est montagneuse et comporte des terrasses de cultures qui évoquent celles qui sont représentées à Deir el-Bahari. Sur ces terrasses poussent de nombreux arbres dont le baumier producteur d'encens. Il se trouve dans cette région un golfe qui serait le quai des bateaux de la reine Hatshepsout. Cette région est nommée aujourd'hui Golwin et c'est là que se jette l'ancienne rivière nommée Elephas. Cette localisation, l'évocation des navires d'Hatshepsout destinés au Pount postulent l'utilisation de la voie maritime pour les relations des Egyptiens avec ce pays extérieur.

Récemment, R. Herzog (1968) s'est efforcé de montrer qu'il n'en avait pas été ainsi et que les relations des Egyptiens avec Pount avaient été possibles par la seule voie de terre. Les réactions ont été vives contre cette tentative²⁴.

De très récentes recherches²⁵ ont permis de retrouver sur la côte de la mer Rouge, au nord de Quseir, à l'embouchure du Ouadi Gasus, les traces de l'activité des Egyptiens en relation avec Pount. L'une des inscriptions retrouvées est ainsi transcrite par l'auteur de la découverte: «King of Upper and Lower Egypt, Kheperkare²⁶ beloved of the God Khenty-Khety, son of Re, Sesostris beloved of Hathor, mistress of Pwenet» (Pount). Une autre comporte ce passage: «... the Mine of Punt to reach [it] in peace [and] to return in peace.»

Ces découvertes confirment — d'autres inscriptions s'ajoutant à celles-là pour renforcer les certitudes — l'utilisation de la voie maritime pour gagner Pount. Elles n'apportent malheureusement, de par le lieu où elles ont été faites, aucune indication nouvelle sur la localisation géographique de Pount.

L'accord semble donc à peu près établi sur l'idée que les navires égyptiens allaient chercher à Pount l'encens précieux et bien d'autres produits naguère dispensés par l'Arabie méridionale. On peut au moins tenter de jalonner l'espace sans doute visité par ces navires²⁷.

On prétend que quelques pharaons ont essayé d'accéder à des régions plus lointaines. Une expédition à Pount sous Ramsès III est décrite dans le grand papyrus Harris. «La flotte, [...] passa par la mer Mouqad». Ses bateaux arrivèrent au sud du cap Gardafui, peut-être jusqu'au cap de Hafoun qui donne sur l'océan Indien. Mais cette route était assez dangereuse pour les bateaux égyptiens, à cause des tempêtes qui s'élèvent en cette région. Sans

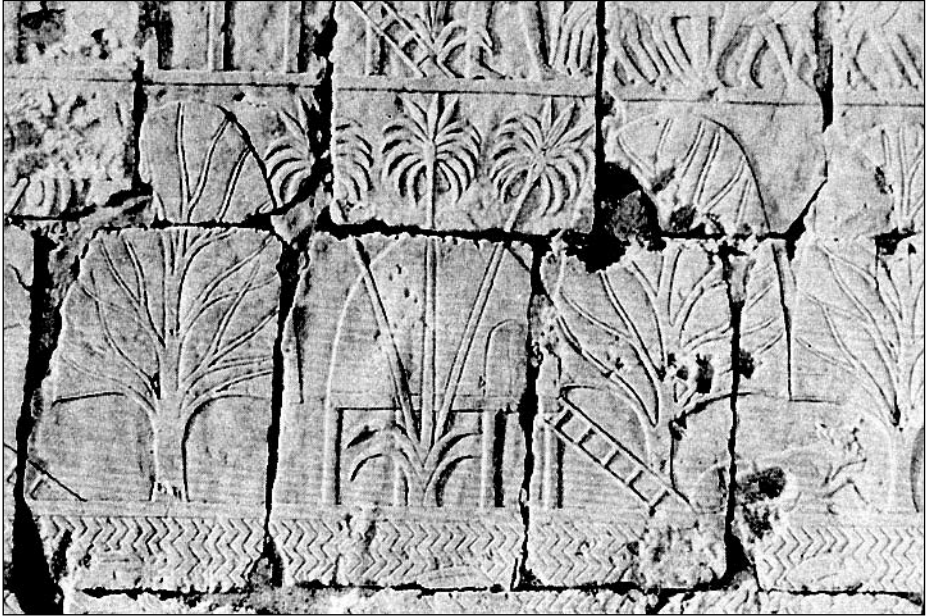
23. Dernier état de la question qui fait un relevé complet des hypothèses. R. HERZOG, 1968, p. 42-43.

24. Voir par exemple: K.A. KITCHEN, 1971. Cependant les découvertes archéologiques récentes, dans les contrées qui séparent Pount de l'Égypte ne permettent pas de refuser sans examen approfondi, l'hypothèse formulée par HERZOG.

25. Abd el-Halim Fayyd, *Mana'im* (thèse), Alexandrie, 1976.

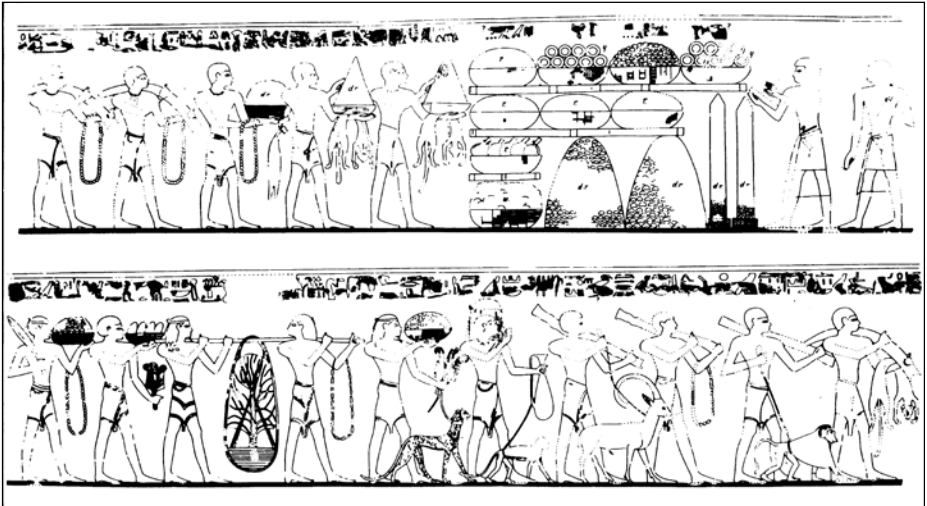
26. Il s'agit de Sésostri I^{er} (environ -1970 -1930). Les textes égyptiens mentionnent des expéditions à Pount bien avant cette date, dès l'Ancien Empire.

27. C'est ce que fait K.A. KITCHEN, 1971.



1

2



1. Maisons du pays de Pount. (Source: W. Wolf, « Le Monde des Egyptiens », 1955, pl. 72 (bas), Correà-Buchet-Chastel. Photo A. Brack.)

2. Le tribut de Pount. (Source: N. de G. Davies, 1943, pl. XVII. Photo The Metropolitan Museum of Art, New York.)

doute, dès lors, faut-il conclure que le cap Gardafui constituait une limite méridionale de la navigation vers Pount, et que les frontières méridionales de Pount se situaient près de ce cap. Quant à ses limites septentrionales, on peut dire qu'elles ont changé de siècle en siècle.

Il existerait, à en croire P. Montet, une autre manière d'envisager le problème. P. Montet écrit²⁸ : « [...] le pays de Pount était un pays africain, car s'il pleut sur la montagne de Pount, d'après une stèle d'époque saïte, le régime du Nil en est affecté; et il s'étendait jusqu'en Asie, car une expression géographique, dont le seul exemple encore inédit se trouve à Soleb, est Pount d'Asie. Pour tenir compte de cette double donnée, il faut identifier les deux pays du dieu avec les deux rives du détroit de Bal el-Mandeb, et d'autant plus que l'arbre à l'encens pousse aussi bien dans l'Arabie heureuse qu'en Afrique »²⁹.

Les relations entre l'Égypte et Pount ont connu des étapes successives.

La première précède le règne d'Hatshepsout. Les Égyptiens n'avaient alors pas assez d'informations sur Pount; ils obtenaient l'encens par des intermédiaires qui multipliaient les légendes sur ce pays afin d'augmenter le prix de l'encens. Rares et hardis sont les quelques Égyptiens connus pour avoir réussi le « voyage à Pount ». Un homme d'Assouan, sous l'Ancien Empire, dit: « Étant parti avec mes maîtres, les princes et scelleurs du dieu Teti et Khuri à Byblos et Pount, onze fois j'ai visité ces pays ».³⁰

Hatshepsout a ouvert la deuxième période. Une flotte de cinq navires, à en croire le décorateur du temple de Deir el-Bahari, a été expédiée pour ramener des arbres à encens.

Perchu et sa femme — cette dernière était difforme³¹ — avec sa fille, ainsi qu'un groupe d'indigènes sont là pour recevoir l'expédition. Ils échangent des compliments, des cadeaux et des produits connus pour provenir du Pount. Trois grands arbres ont été ramenés et plantés par la suite dans le jardin du dieu Amon; ils ont poussé à tel point que les bestiaux passent en dessous³². Au pied de ces grands arbres, les autres cadeaux sont représentés amassés: l'ivoire, les carapaces de tortues, le bétail à petites cornes et à grandes cornes, « des arbres à encens avec leurs racines et leur terre d'origine, emballés comme le ferait de nos jours un bon jardinier, l'encens sec, l'ébène, des peaux de panthère, des babouins, des cercopithèques et des lévriers, une girafe, etc. »

28. P. MONTET, 1970, p. 132.

29. K.A. KITCHEN, 1971, p. 185, souligne que cette hypothèse est rendue inacceptable par la seule présence de la *girafe* parmi les animaux caractéristiques de Pount.

30. J.H. BREASTED, 1906-1907, 1, para. 361.

31. Essentiellement par sa stéatopygie.

32. DIXON, 1969, p. 55, trouve que la réussite de la plantation des arbres à encens ramenés par l'expédition de Hatshepsout à son temple était temporaire. Il dit, p. 64: « Notwithstanding a partial and temporary success, the transplantation experiments were a failure. The precise reasons for this failure will be clear only when the botanical identity of the tree(s) producing the incense has been established. These cannot be done on the basis of the conventionalized Egyptian representations. In the meantime it is suggested that for reasons of commercial self-interest the Puntites may have deliberately frustrated the Egyptian experiment. » Il semble que cette réussite fut momentanée, les rois qui suivirent Hashepsout n'auraient pas continué à apporter ces arbres: par exemple Amenhotep II en apporta (voir tombeau n° 143 à Thèbes) ou Ramsès II et III qui en demandèrent l'importation.

Il existe aussi dans une salle du même temple de Deir el-Bahari une représentation de la naissance divine de Hatshepsout, où sa mère Ahmosé s'éveille à l'odeur d'encens du pays de Pount. Là, le nom de Pount a été joint à sa naissance divine, une preuve de l'amitié entre la reine d'Égypte et le Pount et les habitants de celui-ci qui adoraient Amon.

La représentation de cette expédition nous a permis de connaître la vie du pays de Pount, ses plantes, ses animaux, ses habitants. Les huttes coniques dressées sur pilotis parmi les palmiers, les ébéniers et les baumiers.

Après Hatshepsout, à en croire les représentations de Pount qui figurent sur les temples, aucune nouveauté n'apparaît. Puis les textes parlent de l'arrivée d'habitants de Pount en Égypte. Pount figure désormais dans les listes des peuples vaincus — ce qui, étant donné l'éloignement de ce pays, semble assez peu réaliste. Les chefs de Pount sont considérés comme devant apporter des cadeaux au pharaon; celui-ci charge un de ses subordonnés de recevoir ces chefs et leurs cadeaux. Des indices apparaissent du trafic dans les ports de la mer Rouge entre Pountiens et Égyptiens et du transit des marchandises venues de Pount par la voie terrestre entre la mer Rouge et le Nil (Tombeau d'Amon-Mose à Thèbes et tombeau n° 143).

Vers la fin du règne de Ramsès IV, les relations avec Pount s'interrompent. Mais la mémoire de Pount demeure dans l'esprit des Égyptiens.

Peut-être faut-il compter au nombre des traces laissées par ces relations anciennes le fait que l'appuie-tête porte, en langue somalienne actuelle, un nom (*barchi* ou *barki*) proche de celui qu'il portait en égyptien ancien; de même les Somaliens nommaient leur nouvel an « la fête de Pharaon ».

Le reste de l'Afrique

La recherche de relations extérieures, par un peuple ou ses dirigeants, peut répondre à des motivations extrêmement variées, même si celles-ci peuvent être, en définitive, ramenées, le plus souvent, à des mécanismes simples.

Les *besoins* constituent un puissant mobile à l'exploration et à la recherche de relations stables. Or l'Égypte a besoin de produits africains: l'ivoire, l'encens, l'ébène et plus généralement les bois sont de ce nombre; le Proche-Orient peut, pour le bois, constituer une excellente solution de remplacement. Encore conviendrait-il de rechercher, statistiquement, dans l'ensemble de la production culturelle égyptienne, s'il n'existe pas de traces d'utilisation de bois venus d'Afrique intérieure.

On pose trop souvent le problème des rapports de l'Égypte et de l'Afrique en termes unilatéraux, l'Égypte diffusant sa propre culture vers l'extérieur. C'est oublier que, matériellement, elle dépend de la vente de certains produits africains et que, dès lors, les influences ont fort bien pu être réciproques. Dans ce domaine tout reste à faire et l'enquête est très difficile. L'écologie a changé depuis les époques lointaines de l'Ancien Empire jusqu'à l'apparition des Grecs en Égypte; il faudra de patientes, de longues recherches, fondées sur l'archéologie et la linguistique, pour reconstituer les

réseaux anciens d'échange dont les textes et les images n'ont peut-être gardé que des traces très indirectes. Dans ce domaine, ce que nous avons appris ces dernières années, par l'archéologie par exemple, du commerce lointain de l'obsidienne, matériau privilégié, aux temps préhistoriques, doit nous inciter à la patience, à la prudence, mais aussi à l'espoir d'aboutir à des résultats aujourd'hui insoupçonnables...

La curiosité scientifique peut constituer un deuxième mobile, puissant, de recherche de contacts.

Une exploration navale des côtes africaines, à l'époque du pharaon Nékaou II (- 610 - 595) retient l'attention des chercheurs. Tous ne sont pas d'accord sur l'historicité des faits rapportés par Hérodote, un siècle après.

« La Libye se trouve être entièrement entourée par la mer, sauf du côté où elle confine à l'Asie. Nékou, roi d'Egypte, est, pour autant que nous le sachions, le premier qui en a fourni la preuve. Lorsqu'il eut fait arrêter le creusement du canal qui devait amener les eaux du Nil dans le golfe Arabique, il expédia des vaisseaux montés par des Phéniciens, en leur donnant l'ordre d'effectuer leur retour par les Colonnes d'Hercule et la mer située au nord, et de rentrer ainsi en Egypte. Les Phéniciens, s'étant donc embarqués sur la mer Erythrée, s'engagèrent dans la mer Australe. L'autonne venu, ils abordèrent dans la partie de la Libye où ils étaient et y semèrent du blé. Ils attendirent ensuite l'époque de la moisson et, après la récolte, ils reprirent la mer. Après avoir voyagé ainsi pendant deux années, ils doublèrent les Colonnes d'Hercule dans le courant de la troisième, et rentrèrent en Egypte.

« Ils rapportèrent, à leur retour, que pendant leur voyage de circumnavigation autour de la Libye, il avaient eu le soleil à leur droite. Cela me semble absolument incroyable, mais paraîtra peut-être admissible à un autre. C'est ainsi que la Libye a été connue pour la première fois.³³ »

Bien entendu, dans ce texte, Libye désigne le continent africain tout entier, les Colonnes d'Hercule sont le détroit de Gibraltar, les Phéniciens proviennent de leur pays récemment conquis par Nékaou II. Cela étant, le problème demeure entier. J. Yoyotte³⁴ croit à l'authenticité de ce récit et des événements qu'il rapporte. Une association a été récemment créée en France — sous le nom d'Association Pount — qui s'est donné pour but de refaire, sur un bateau spécialement construit selon les techniques égyptiennes, le tour de l'Afrique décrit ici. Mais les sceptiques ne manquent pas, qui expliquent tel ou tel passage du récit d'Hérodote autrement que par la circumnavigation du continent; ou qui, même, mettent totalement en cause l'authenticité de cette affaire. Comme pour le périple d'Hannon, la bataille entre chercheurs n'est probablement pas, de loin, terminée sur ce point.

Nékaou II, qui se situe bien plus tard dans la longue chaîne des pharaons, avait entrepris bien d'autres travaux. On lui attribue les premiers grands travaux de construction d'un canal sur le tracé duquel les historiens, une fois de plus, hésitent. Ce pourrait être un canal joignant la Méditerranée et la

33. Hérodote.

34. J. YOYOTTE, 1958, VI, p. 370.

mer Rouge, il faut plus probablement penser au canal joignant le Nil à la mer Rouge, canal qui fut effectivement ouvert, pendant de longs siècles à la navigation et qui garda, à l'époque islamique, une grande importance pour les relations de l'Égypte et de l'Arabie.

Est-ce aussi à la curiosité et au goût de l'exotisme qu'il faut attribuer l'expédition d'Hirkhouf, pour le compte de Pépi II, d'où l'on tire de si contradictoires et si difficilement admissibles conclusions. Hirkhouf, on l'a vu³⁵, a ramené du « pays de Yam » un nain danseur pour Pépi II. On en tire parfois la conclusion que cet exemple — unique — fournit la preuve de l'existence de *relations* entre l'Égypte, le Haut-Nil et le Tchad, par l'imprudente conclusion que le nain était un Pygmée³⁶.

Certes les expéditions de Hirkhouf ont un caractère historique, alors que beaucoup d'autres revêtent un aspect légendaire ou fictif³⁷; mais, d'une part, l'habitat ancien des Pygmées est très mal connu et il demeure hasardeux de leur attribuer une présence importante dans les zones supérieures des bassins du Nil³⁸ et, d'autre part, rien ne prouve que le nain en question ait été un Pygmée; enfin la localisation du pays de Yam demeure très incertaine³⁹.

Le dossier est, on le voit, mal assuré et encore peu consistant, du point de vue de la curiosité d'esprit et de l'exotisme. L'observation, souvent retenue, que la faune africaine est présente dans l'iconographie égyptienne, ne constitue nullement une preuve décisive, pour le moment, de l'existence de relations profondes avec l'Afrique. Le babouin, animal de Thot, les peaux « de panthère », qui font partie du rituel du culte rendu par Horus à Osiris et du vêtement pharaonique, peuvent provenir des pays limitrophes ou d'un commerce segmentaire, de main en main. Aucune conclusion sérieuse n'est possible tant que, d'une part, l'aire exacte des animaux « cités » par les Égyptiens, par le texte ou par l'image, n'est pas connue aux dates contemporaines de celles où ils sont cités; tant que, d'autre part, statistiquement et chronologiquement, l'étude qualitative et quantitative de ces citations ne permet pas d'avoir une idée précise des connaissances égyptiennes réelles sur ce point.

Qu'il s'agisse des besoins ou de la curiosité, les informations aujourd'hui rassemblées sont donc très minces, d'interprétation trop difficile et trop controversée pour conclure dès maintenant, alors que des voies nombreuses et originales sont ouvertes à une recherche rentable et incontestable.

Il est, dès lors, tout à fait légitime d'enregistrer quelques hypothèses, d'insister sur quelques recherches souhaitables, sans laisser au lecteur l'impression ou le droit de penser que ce qui suit est acquis et, encore moins, démontré.

35. Voir chapitres 8, 9, 10, 11.

36. P. MONTET, 1970, p. 129, dit beaucoup plus prudemment à ce sujet: « Avant [Hirkhouf] un voyageur nommé Baourded avait ramené un nain danseur originaire du pays de Pount. »

37. Mattha GIRGIS, Le Caire, 1963.

38. Sur les variations dans la localisation des Pygmées, voir: Claire PREAUX, 1957, pp. 284-312.

39. HERZOG (1968) estime que Hirkhouf a atteint les marais du Sueddi ou les collines du Darfour. T. SÄVE SÖDERBERGH, Le Caire, 1953, p. 177, situe, lui, le pays de Yam au sud de la II^e Cataracte et pense que les oasis « libyennes », à l'ouest du Nil, ont pu servir de relais dans les voyages d'exploration vers le Sud, qui préfigurent les futures caravanes du Darfour.

On peut s'interroger — on ne l'a guère fait jusqu'ici — sur la possibilité pour les Egyptiens d'avoir usé de l'étain du Nigeria. Il y a, dans le monde antique, deux grands pôles de production d'étain connus et alimentant le commerce international de ce produit: la Cornouaille et l'Insulinde. Est-il totalement déraisonnable de penser que Nok aurait pu naître d'une ancienne exploitation de l'étain du Bauchi, cette exploitation trouvant un débouché dans la vallée du Nil?⁴⁰ Simple et gratuite hypothèse pour le moment qui mériterait d'être vérifiée, tant elle éclairerait, si les résultats de l'enquête n'étaient pas négatifs, des aspects difficiles à comprendre, des relations anciennes entre l'Egypte et l'Afrique plus méridionale. Pour vérifier cette hypothèse, il serait évidemment indispensable de travailler très sérieusement, sur tous les plans, à l'aide de toutes les disciplines, les vestiges que pourraient conserver les régions de passage comme le Darfour et le Bahr el-Ghazal. Dans ce domaine comme dans tant d'autres, presque tout reste à faire.

Les ethnologues pourraient, par des enquêtes très longues et très rigoureuses, apporter plus d'une information dans ce difficile dossier.

On s'est souvent demandé si le chevet ne se serait pas, inventé par les Egyptiens, répandu depuis leur civilisation vers les autres régions de l'Afrique⁴¹. Une fois encore, il convient d'être prudent et de ne pas céder au vertige du diffusionnisme. Le chevet, l'appui-tête sont-ils exclusivement africains à partir de l'Egypte? Existents-ils dans d'autres cultures éloignées de l'Afrique? Ne seraient-ils pas, d'abord, fonctionnels et comme tels susceptibles d'avoir été « inventés » en des points très éloignés les uns des autres?

Faut-il, sur un autre terrain, conclure, comme le font un peu vite certains chercheurs, que toute forme de « royauté sacrée » est, en Afrique, d'origine égyptienne par relation physique et historique entre l'Egypte ancienne et ses créateurs africains?⁴² Ne faut-il pas penser à des héritages plus ou moins décalés dans le temps?

Quels ont été les cheminements du culte du bélier, animal d'Amon présent aussi à Koush, au Sahara, chez les Yoruba et chez les Fon? Il faut pour le moment inventorier ces ressemblances et ces présences, sans conclure trop rapidement⁴³.

Dans beaucoup de domaines, il est possible de rapprocher des techniques, des pratiques ou des croyances égyptiennes anciennes de faits africains similaires, plus ou moins récents.

Un des exemples les plus séduisants, à première vue, est celui des « doubles » de la personne physique auxquels les Egyptiens et nombre des sociétés

40. Contre cette hypothèse, voir le récent article de H. SCHÄFFER (*J.E.A.*), qui estime que l'étain utilisé par les Egyptiens provenait de Syrie.

41. Note sur les chevets des anciens Egyptiens et sur les affinités ethnographiques que manifeste leur emploi, par E. T. HAMY, dans le livre de Geoffrey PARRINDER, 1969, p. 61, qui nous donne un bel exemple d'un appui-tête africain. Il est exposé au British Museum. Au Fèzzan on en a découvert un: C.M. DANIELS, 1968, p. 267. pls. 7. 6 et fig. 10.

42. Voir G. W. B. HUNTINGFORD, dans R. OLIVER et G. MATHEW, 1963, pp 88-89 Et aussi Basil DAVIDSON, 1965, p. 44.

43. G.A. WAINWRIGHT, 1951.

africaines actuelles accordent de l'importance. Les formes de la survie de ces doubles après l'apparence de la mort physique, par exemple chez les Bantu ou les Oulé, chez les Akan aussi, rend évidemment très tentant un rapprochement avec les conceptions égyptiennes de l'époque pharaonique⁴⁴.

On a depuis longtemps souligné que les Dogon enterrent des poteries d'envoûtement — ils ne sont d'ailleurs, et de loin, pas les seuls à le faire — et on a rapproché ce fait de l'habitude qu'avaient les Egyptiens de placer des tessons de poterie portant les noms de leurs ennemis dans d'autres poteries qu'ils enterraient en des points très précis. Le rapprochement a été fait aussi, entre les rites d'inhumation égyptiens et ceux que décrit al-Bakrī pour les rois du Ghana au XI^e siècle.

On n'en finirait pas de relever, dans une littérature plus ou moins scientifique, des faits de même nature accumulés depuis des décennies. La linguistique, à elle seule, fournit d'autre part un immense champ d'enquête où les probabilités sont, à l'heure actuelle, plus nombreuses encore que les certitudes.

Tout cela conduit à conclure que *l'influence* de la civilisation égyptienne sur les civilisations africaines plus récentes est vraisemblable mais très mal mesurée aujourd'hui et sans la prudence nécessaire qui consiste à se poser la question de l'influence exercée, *dans l'autre sens* sur l'Égypte. Influence sur cinq mille ans n'est pas preuve de contacts synchroniques; traces de contacts n'est pas preuve de permanence de ces contacts. Ce dossier est passionnant, mais il vient à peine d'être ouvert.

D'une manière générale, et pour conclure, cette question des relations entre l'Égypte et le continent africain à l'époque pharaonique est l'une des plus importantes qui se posent aujourd'hui à l'historiographie africaine. Elle met en cause un grand nombre de postulats scientifiques ou philosophiques, par exemple l'acceptation ou le refus du caractère noir exclusif du peuplement le plus ancien de l'Égypte, l'acceptation ou le refus du diffusionnisme. Elle met en cause aussi la méthodologie de la recherche, par exemple pour la circulation des inventions, du cuivre ou fer, des textiles aux supports d'écriture. Elle met en cause la possibilité, jusque-là tranquillement assumée, pour un chercheur isolé de mener à bien de si larges enquêtes sans le concours des disciplines voisines.

Cette question est, de tous ces points de vue, un test capital du sérieux, de la rigueur et de l'ouverture d'esprit scientifique des Africains qui vont s'efforcer de la débroussailler, avec le concours, plus éclairé que naguère, des chercheurs étrangers à l'Afrique.

44. G. POSENER, S. SAUNERON et J. YOYOTTE, 1959, p. 113, ont souligné l'intérêt de ce rapprochement avec la prudence nécessaire.